

Jacques Jouet

# Trois pontes

*Roman*

Une bonne maire  
Héraclès sur l'Érymanthe  
Camus (Armand-Gaston)

*Forme de ce livre : le sonnet des Trois contes*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

**UNE BONNE MAIRE**

Le premier mandat municipal de Marie Basmati débuta en 2001 à La Chapelle.

Marie Basmati était française depuis deux générations ainsi que depuis toujours. C'était explicable. Son grand-père, venu de l'Inde après l'indépendance, était à la recherche d'un autre pays que l'Angleterre. Il avait choisi la France et, à force de patience, obtenu la nationalité. Pourtant le père de Marie était français de haute origine, et sa mère aussi. Si le premier fut adopté par le grand-père Basmati, c'est qu'il était orphelin de parents connus et de l'Assistance. Il serait avec lui dans la confection. L'apprenti se marierait comme un homme responsable. Le couple ferait deux enfants, dont un premier mort-né. Marie devrait porter les deux existences sur ses seules épaules. Le père de Marie s'ennuya dans la fripe. Sans jamais cesser de respecter son aîné, il se tourna vers une autre profession qui avait la particularité d'être moins sédentaire. Bonne fille, la République lui offrit du travail dans les trains de voyageurs.

Marie ne connut sa mère, emportée par le cœur, que pendant douze années, le temps pour la maman de se montrer excellente. Elle apprit à Marie tout ce qu'elle savait : noms d'arbres, rudiments de cuisine, fables de La Fontaine dont elle était entichée. Ce n'était pas un programme bien développé, quoique supérieur à celui du père. Mais elle sut enseigner autre chose : ce qu'elle-même ne savait pas était à savoir et apprendre par d'autres. Marie détourna de sa mère l'énergie de son affection et chargea le plateau de l'école des bonnes sœurs. Sa foi d'enfant fut sincère, quoique sans excès.

Le fatal de la maladie maternelle se situa au moment de la première communion de la jeune fille, sacrement engagé pourtant avec ferveur et demande de souhaits de guérison. Mais si la toute-puissance était incapable à ce point, à qui se vouer? Bonne question! Dieu ayant décidément la réponse lente, continuer à croire serait une forfaiture.

Marie grandit d'un seul coup, comme aidée par le chagrin et la nouvelle solitude qui l'obligeaient à ne compter que sur elle-même si elle voulait regarder par-dessus le mur du jardin de son père. L'homme fort était accablé, prenant vingt ans dans la chevelure et se consacrant à ses légumes pour mieux fixer des yeux et de l'outil la terre qui avait avalé sa femme. Pour Marie, l'école fut une aide conséquente. La Fontaine se laissa dépasser par des romans plus développés tout en y ayant préparé avec brio. Il fallait ruser avec les bonnes sœurs et mœurs pour détourner

leur regard des feuilles arrachées à Maupassant et à Zola. Le plus dur était d'aller aux messes ennuyeuses, aux séances de confession pleines de duplicité, aux prières collectives. Dans le champ du réel, les changements du corps restaient intimes. Il n'y avait rien à en dire à voix haute. Débrouille-toi, ma fille ! Toujours évidente, la faiblesse divine finissait de sombrer, inexorablement.

Marie n'étudia rien sans peine. À l'exception de certaines (brèves) périodes dites par ses professeurs « de facilité », elle se sentait vite submergée par les complications du savoir. Elle opéra dans son entourage une sélection draconienne, sauvant trop peu de bonnes sœurs pour vouloir demeurer à l'école Jeanne-d'Arc. Elle dit à son père qu'elle avait décidé de rejoindre le collège Geoffroy-Saint-Hilaire d'Étampes.

– Ce n'est pas tout près, objecta le père.

– Il y a un car.

De vingt kilomètres à la ronde, dans ce coin d'Île-de-France rurale, on se dirigeait chaque matin vers la sous-préfecture. On mangeait à la cantine et revenait chez soi le soir. On avait du temps pour les conversations devant le paysage qui défilait. Marie se trouva fort bien de cette émancipation toute nouvelle. Elle intéressa vivement le professeur d'histoire, M. Rousset, qui fit beaucoup pour la passionner. L'école publique et le car de ramassage scolaire lui mirent en action la pensée.

Marie Basmati fit de l'histoire : un mémoire sur l'année 1848 en France. Après quoi, tâta un peu du

droit, renâcla devant Sciences-po, mais pas devant la pratique politique à la base. Elle milita d'abord chez les giscardiens, ne supportant pas Mitterrand. Elle fut très active dans le milieu associatif qui clamait vouloir former le citoyen. C'est ainsi qu'elle se retrouva toute jeune élue de l'opposition au conseil municipal de La Chapelle. Elle se maria, pas très conventionnellement, comme on verra : un mariage d'amour qui lui donna aussitôt, sans qu'elle l'eût vraiment cherché, un éclairage médiatique. Au conseil, quoique opposante, elle se montra constructive et ne ménagea pas sa peine pour contribuer au désenclavement de La Chapelle. Elle attira quelque peu les socialistes mous. À la tête de la population, elle put bientôt se targuer d'une grande victoire face à l'administration. La gare SNCF condamnée fut refaite à neuf. La République ressemble à ses trains.

Le reliquat de communistes capelliens joua – finement, croyaient-ils – la carte Marie Basmati sans voir que Marie Basmati jouait mieux encore la carte communiste. Tant et si bien que la gauche sortante se présenta divisée au scrutin municipal de 2001 et que Marie Basmati à la tête d'une liste de divers droite se hissa à trente-deux ans sur le fauteuil de maire avec une confortable majorité de 55 % des suffrages exprimés. Sitôt en place, elle étonna par sa connaissance des dossiers, par sa sûreté d'analyse et son désir d'action. En deux jours, elle trouva des fonds privés pour un gymnase en quartier « difficile ». La population eut l'impression de s'éveiller d'un long sommeil

aussi morne que fatal. Confusément, chacun se disait qu'il fallait plaire à Madame la Maire. Elle étonna encore en faisant brusquement avancer un dossier qu'elle déclara prioritaire et sur lequel les socialistes faisaient obstruction : un parc de loisirs consacré au religieux sous toutes ses formes.

De bonne foi, Marie Basmati voulait des résultats. On sut bientôt que Marie Basmati voulait des résultats, ce qui parfois valait comme résultat sans que le résultat soit tangible. Les six premiers mois de sa mandature, elle consacra 80 % de son temps à savoir sur lequel de ses collègues elle pouvait se reposer pour les affaires courantes, dont aucune ne devait rester immobile. Une fois sa confiance donnée, elle s'y tenait. On faisait le point chaque semaine en bureau municipal qui demandait une table haute autour de laquelle on restait debout. Le secrétaire général comprenait Marie à demi-mot et savait lui parler en séance uniquement par des regards. Après vingt-quatre réunions de bureau, elle put enfin se consacrer à son grand projet. Que la commune se nommât La Chapelle n'était peut-être pas une originalité, mais ce ne pouvait être que de bon augure pour le parc à venir. Les héritiers de Mitterrand avaient beau jeu de trouver sa force intranquille.

L'un des gros atouts du parc d'attractions et de culture (il convenait désormais de rajouter le mot « culture » à la dénomination provisoire) était les perspectives qu'il ouvrait en termes d'emplois. Ceux-ci bénéficieraient-ils à la part la plus précaire de la

population capellienne? Il était trop tôt pour le dire. Et puis un emploi est un emploi, quel que soit le domicile de l'employé. Marie Basmati établit la longue liste des rubriques qui assuraient la faisabilité d'un projet de cette ampleur. Et puis, cette liste, il fallait la hiérarchiser. Marie Basmati était convaincue que la réussite tenait à un habile dosage budgétaire, à peu près propre et transparent, qui passerait par des faveurs publiques au secteur privé avec retours d'ascenseur. Heureusement, à ses yeux, le sacro-saint secteur public avait du plomb dans l'aile, et même du plomb de calibre de gauche. Première étape : que la ligne de train, par un gros méandre, desserve le lieu choisi pour installer le parc.

L'emplacement, qui avait été envisagé depuis deux années déjà, avait des qualités indiscutables. Il s'agissait d'une ancienne carrière de sable et graviers qui avait, avec les années, dégagé un plan d'eau. Il était possible d'y développer sans trop de peine un désert honorable. Toute espèce de reconstitution des épopées mosaïque, christique ou muhammadienne était envisageable. Il s'agissait de ne recourir que de façon exceptionnelle au carton-pâte. Deux autres sites avaient été retenus, l'un dans les Causses et l'autre en baie de Somme. Tous deux pouvaient être plus vastes que le terrain de La Chapelle, mais ils n'étaient pas à vingt-cinq kilomètres de Paris, ce qui était à leur désavantage. Il n'y avait pas assez d'eau dans les Causses ; il y en avait trop en baie de Somme. Déplacer toutes sortes de décideurs était en outre

plus facile à deux ou quatre pas des grands aéroports. La sablière était l'atout maître : les monothéismes sont une affaire de désert.

Une déclaration œcuménique (contestée dans les diverses hiérarchies) figurait dans l'avant-projet du parc de culture divine : « L'athéisme, le matérialisme, le communisme, l'irréligion ont pris une extension formidable dans le monde. Par conséquent, on voit le désarroi et le chaos partout. De tout temps, le seul remède à cet état de choses a été la religion. Il est nécessaire que les croyants s'unissent pour prouver la véracité de la religion, à charge de chercher des outils modernes de conviction et de jouer d'audace. » Un comité d'experts ou conseil scientifique sur les religions, idéologiquement très monothéiste, fut réuni à l'initiative du ministère de l'Intérieur. Marie tenta de défendre une représentativité des fois plus large. Le comité la moucha par voie de presse : ce premier parc n'était pas consacré aux superstitions. Marie se le tint pour dit et réserva la question. Ne pas se faire étouffer par les débats théologiques qui sont des sables mouvants.

Tout était dit et son contraire. L'important était de donner l'impression d'un débat de société qui intéressait la société. La télévision multipliait les rencontres en affirmant que ces rencontres passionnaient le public, ce qui avait pour effet de commencer à passionner effectivement le public, qui aime qu'on parle de lui en termes passionnants. Toutes les hypothèses étaient envisagées : le bouddhisme est-il une religion ?

et l'hindouisme? et les religions prémonothéistes? et les nouvelles Églises qui pullulent çà et là en Afrique et dans les banlieues? – Mais on fera d'autres parcs, celui-ci n'est que le premier... Les laïcs ne savaient plus où donner de la tête. Les philosophes prenaient tout ça du plus haut qu'ils le pouvaient sans laisser paraître qu'ils étaient un peu débordés. Les politiques, il faut bien dire, s'occupaient surtout de l'élection présidentielle. Marie dit que la République pouvait très bien aller de l'avant, dos à dos avec ses religions.

Pourquoi n'avait-elle pas dit « côte à côte », plutôt que « dos à dos »? C'était obscur. C'est le mari de Marie Basmati, lors d'un de ses passages éclair (et intenses), qui lui en fit la remarque. Elle n'avait pas d'explication à son lapsus. « Dos à dos », en tout cas, ne voulait pas dire à hue et à dia.

Chirac fut réélu, ce qui n'était pas une mauvaise chose pour le grand projet de Marie Basmati. Le Front national n'avait pas de véritable implantation à La Chapelle. Quelques suffrages assez fluctuants.

Deux années se passèrent en commissions, études, visites, critiques, soutiens, et étripages théoriques. Le taux de chômage à La Chapelle fut en progression constante, comme partout en France. On misait tout sur l'avenir miraculeux. La mairie tentait de développer des stages de formation aux carrières de l'animation et du spectacle pour les jeunes de la population défavorisée.

La première pierre du chantier fut consacrée par un évêque, presque en catimini.

Marie Basmati décida de lancer un défilé pour le 14 Juillet. Les jeunes des ateliers d'animation furent poussés à mettre à exécution ce qu'ils avaient appris avec leurs moniteurs. Il y eut un mini-carnaval où l'on vit passer de tout : une population en exode ; une caravane de bédouins en route vers La Mecque ; un Jésus sur une mule ; une sainte famille ; une tête de Jean Baptiste sur un plat de cuivre... Le défilé partait du centre social de la cité des Maussains. La mairie avait loué un petit train de tourisme comme on en voit çà et là dans les villes. Il était rempli de pèlerins d'on ne savait trop quelle confession, chaussés de sandales, vêtus de draps et munis d'un bâton de marche. Ils ne portaient pas de coquille Saint-Jacques en sautoir. En réaction les laïcs firent défiler un taureau sur le dos duquel bronzait une Marianne nue à bonnet phrygien.

Les premiers ouvriers ne venaient pas de La Chapelle. Les entretiens d'embauche auxquels avaient participé en priorité les demandeurs d'emploi locaux n'avaient donné que deux recrutements à l'essai, surtout pour faire plaisir à Madame la Maire. Chacun savait que l'essai ne serait pas concluant. L'argument des DRH était que ce n'était pas la peine, ils ne tiendraient pas le coup. Les troupes choisies étaient rompues aux grands chantiers de travaux publics ; elles étaient prêtes à loger dans des baraques Algeco préfabriquées ou à venir de la banlieue nord en transports en commun. Le questionnaire d'embauche allait dans les détails. Les can-

didats s'engageaient pour au moins deux ans. Ils étaient déjà dans les équipes des entreprises qui avaient satisfait à l'appel d'offres. Pourtant, la Société d'exploitation du parc, la SODIATT, entendait mettre son grain de sel dans les embauches. On demandait aux ouvriers quelle était leur religion. Il valait mieux en avoir une.

Le budget d'ensemble était loin d'être bouclé, mais on avait tourné la difficulté en justifiant de travaux d'urgence, exclusivement pour des raisons de sécurité : on ne pouvait pas laisser un terrain de cette taille dans son état actuel qui présentait une quantité excessive de dangers : fosses sans protections, clôtures inefficaces, mouvements de terrain possibles, éboulements en cas de grosses pluies, etc. D'ores et déjà, une première tranche de travaux prendrait six mois, au terme desquels le terrain serait mis hors possibilité d'accès. Les jeunes de La Chapelle y perdirent deux pistes de moto-cross, un terrain de foot sauvage, un coin discret de partouzes et un lieu de pêche. La préfecture ne refusa aucun coup de pouce pour faciliter les prises de décision exécutoire à tous les niveaux. Marie Basmati était de mieux en mieux considérée dans les allées du pouvoir de l'État. La ligne SNCF eut son détour, avec une gare pour l'heure à l'usage des seuls ouvriers.

Les « communicants », dont c'était la profession, bataillèrent d'arrache-pied pour s'imposer comme partenaires émergeant au budget le plus tôt possible. « En amont », disaient-ils. Marie Basmati convenait

volontiers de cette nécessité, surtout lorsqu'elle écoutait les conseils de son époux, qui n'en était pas avare. On admit communément sans grande difficulté que le « parc d'attractions et de culture spirituelle » était on ne peut plus mal baptisé. Il devenait urgent de se décider pour un patronyme imparable et clair, ludique et facile à mémoriser, dont on déclinerait, dans un deuxième temps, la ligne graphique et sonore. Il fallut recruter une équipe. Marie tint à participer au travail de nomination, à coups de brainstormings et de tentatives d'acclimatation dans les conversations et dans les textes. Attention, on ne pouvait pas non plus aller plus vite que la musique. Laissons du temps au nom pour s'imposer. *Déoparc, Godland, Théoville, Dioland?...*

Il n'y avait pas besoin d'être grand clerc pour affirmer que le budget général de Déoland était sur la corde raide. La SODIATT faisait feu de tout bois, mais devait brûler beaucoup plus d'arguments que prévu pour décider les investisseurs. Marie Basmati se dépensait sans compter. Rien ne serait laissé au hasard. Elle ferait ce qu'il faudrait pour devenir en sus conseillère générale, conseillère régionale, députée, conseillère européenne, ministre... tout cela à la fois ou en obéissant aux règles plus ou moins suivies de non-cumul. Comment aboutir à une cotation en bourse de l'action de Dioparc? une cotation qui, si possible, ne soit pas trop ridicule. Marie tournait et retournait tout cela dans sa tête. Elle regrettait de n'avoir auprès d'elle que des amateurs vaguement

banquiers, mais pas un authentique financier de confiance. Assister à des offices religieux, devant les caméras de télé, la calmait un peu.

Marie Basmati lut des livres sur Suez, sur Panamá, sur le tunnel sous la Manche. Elle étudia la gestion du Futuroscope, de Disneyland comparé à Eurodisney.

Son conseil suivait, subjugué, sentant bien que c'était quitte ou double. Ça pouvait être une aventure formidable. La minorité d'opposition n'échappait pas complètement à la fascination. La section locale du Parti socialiste devait bagarrer ferme pour réveiller ses quelques élus, qui renâclaient à passer pour des empêcheurs de rêver.

La clôture du terrain était presque achevée, maintenant. On aurait dit un terrain militaire avec ses kilomètres de hauts barbelés qui se terminaient en visière pour accentuer la difficulté de franchissement. On avait vu arriver de gros engins du genre caterpillar qui allaient commencer à tracer les grands axes de circulation à l'intérieur. Les ouvriers arrivaient tôt et partaient tard. Sauf à 6 h 2 et 19 h 32, du train s'arrêtant à D-city nul ne montait ou descendait.

Il y eut une longue enquête dans *Le Canard enchaîné*, avec reproduction de courriers confidentiels. Le journal annonçait des jours difficiles et soulignait une certaine opacité des opérations financières. Dans ses dessins, Cabu s'en donnait à cœur joie. Marie Basmati eut bientôt les honneurs de la caricature.